



**HAL**  
open science

# Les habitants du marais – Représentations antiques du monde aquatique stagnant

Franck Collin

► **To cite this version:**

Franck Collin. Les habitants du marais – Représentations antiques du monde aquatique stagnant. Revue du Groupe d'Histoire des Zones Humides, 2012. halshs-03167714

**HAL Id: halshs-03167714**

**<https://shs.hal.science/halshs-03167714>**

Submitted on 12 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Les habitants du marais – Représentations antiques du monde aquatique stagnant**

Communication prononcée au 7<sup>èmes</sup> Journées d'études du Groupe d'Histoire des Zones Humides (GHZH), 2-3 décembre 2011, ENS de la Nature et du Paysage de Blois.

Publié dans *Zones humides et littérature, Revue des Actes du GHZH*, p.63-75,  
B. Sajaloli & S. Servain-Courant (Dir.), 2012.

---

Franck COLLIN<sup>1</sup>

**Résumé :** Les habitants du marais sont mal considérés dans l'imaginaire antique. A l'image des grenouilles, dans le mythe des paysans lyciens, on les juge rustauds, stupides, lâches, vaniteux, quand ce ne sont pas des brigands ou des barbares belliqueux. Leur univers marginal est un *locus horridus*, empli de superstitions et proie de maladies graves. Leur rôle dans l'exploitation d'un domaine paraît de plus en plus inutile (Artémidore, Varron). La littérature antique prend pour une part le contrepied de cette vision négative : la bucolique (Théocrite, Virgile) montre des bergers très modestes, complètement en phase avec leur environnement ; le marais irrigué est décrit comme un lieu de grande biodiversité où l'homme attentif parvient à s'insérer (Virgile, Philostrate). Les poètes romains (Properce, Ovide) vont jusqu'à se considérer moins comme des enfants de la Louve, ou des (sept) collines, que comme des enfants du marais. Comme si c'était là le signe d'une osmose entre leurs origines et la grande civilisation qu'ils avaient conscience d'être devenus.

**Mots-clés :** *locus horridus*, marais, berger, Virgile, Ovide, Vélabre, Vertumne.

---

<sup>1</sup> E.A. POLEN – Cefima, UFR Lettres, Langues et Sciences Humaines, 10 Rue de Tours, BP 46527, 45065 ORLEANS Cedex 2, [franck.collin@univ-orleans.fr](mailto:franck.collin@univ-orleans.fr)

**Abstract :** The inhabitants of the marsh are badly considered in the antique imaginary. With the picture of the frogs, in the myth of the lycians peasants, one judges them tacky, stupid, loose, conceited, when they are not bandits or barbarians. Their marginal universe is a *locus horridus*, filled with superstitions and subjected to serious diseases. Their role in the exploitation of a field appears increasingly useless (Artemidor, Varro). The ancient literature takes mainly the opposite view of this negative vision : the bucolic (Theocrit, Virgil) shows very modest shepherds, completely in phase with their environment; the irrigated marsh is described as a place of large biodiversity where the attentive man manages to fit (Virgil, Philostrate). The Roman poets (Propertius, Ovid) go until less regarding themselves as children of the She-wolf, or of the (seven) hills, that like children of the marsh. As if it were there the sign of an osmosis between their origins and the great civilization which they were aware to be become.

**Key words :** *locus horridus*, marsh, shepherd, Virgil, Ovid, Velabrum, Vertumnus.

---

« Les marais (*hélè*) ne sont utiles qu’aux bergers, pour tous les autres ils sont signes d’inactivité, et, pour les voyageurs ils deviennent des obstacles en raison de leur impraticabilité<sup>2</sup>. » Cette phrase d’Artémidore reflète assez bien ce que fut la perception du milieu palustre dans la mentalité de l’Antiquité : un lieu marginal, qui résiste à l’*activité* des hommes de l’*oikouménè* ; une zone en friche qui crée une rupture dans la conception unitaire du territoire « civilisé » ; une frontière sauvage, qui profite à une société pastorale clairsemée (les *boukoloï*). Toutefois, face à ce tableau repoussoir, imposé par l’idéologie urbaine et agraire, a fleuri un imaginaire proprement palustre, dont la littérature antique trace un contour différent de celui de l’historiographie et de la géographie. Dans la réalité, les marais étaient habités, exploités, complémentaires de leur environnement agricole et urbain, mais souvent mal compris et dépréciés par leurs voisins. Nous nous proposons donc d’opérer, à travers des textes littéraires, notamment de poètes, un changement de point de vue, qui nous placera du côté des habitants palafittes, et non de ceux qui les jugent à distance. En définissant mieux les résidents du marais, on envisagera comment les maux dont on les affuble résistent ou se justifient : sont-

---

<sup>2</sup> ARTEMIDORE, 1975, *Onirokritika (La Clé des Songes)* II, 28, trad. (retouchée) A.J. FESTUGIERE, Paris, Vrin, 299 p. Artémidore de Daldis, auteur grec du II<sup>e</sup> s., fut un grand interprète de la signification des rêves.

ils si horribles, lâches, malsains, superstitieux, barbares ? Laisser la littérature nous guider dans le marais antique, c'est, comme l'aurait souhaité Bachelard, en saisir la richesse chatoyante et en comprendre le bien intime.

### 1. Le marais marginalisé, un *locus horridus* ?

Parmi les différents types de paysages existant dans l'Antiquité gréco-latine, le marais est considéré par ceux qui le méconnaissent comme un *locus horridus* (« lieu hérissé », donc sauvage et terrible). Cette perception n'était pas celle de la sensibilité archaïque, celle d'Hésiode par exemple, pour qui le marais comporte encore une forte valeur économique et sacrée. Elle se répand à partir du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., quand les conceptions scientifiques d'Eudoxe de Cnide ou d'Euclide, imposent une dimension de plus en plus géométrique et géo-maîtrisées de l'espace. La nature, qui échappe sans cesse à la main de l'homme, ne devient bonne qu'une fois aménagée et soumise à l'exigence agraire. Le marais – zone de friche impropre à l'agriculture céréalière – est considéré comme inutile ou même à détruire. Ce sera un point de vue assez constant jusqu'au début de l'Antiquité tardive (III<sup>e</sup> s. ap. J.-C.).

Les habitants du marais sont ainsi dépeints à l'image de l'espace où ils semblent relégués. Leur *locus* est *horridus* parce qu'il est humide, croupissant et forestier. En grec, on associe communément les termes « marais et forêts » (*hélè kai drumoi*), comme on le fait en latin (*paludes silvaeque*), et le terme de « forestier » (*silvestris*) se confond avec celui de « sauvage ». Cet espace ne peut que déteindre sur les bergers qui l'habitent et les rendre à leur tour « horribles » ! Juvénal, dans ses *Satires*, s'en amuse quand il fait décrire, par l'un de ses amis Romains craintifs, les brutes qui pourraient assaillir la ville depuis leur marais :

Et parfois, le brigand (*grassator*), fer en main, se rue soudain :

Combien de fois nos gardiens armés n'ont-ils sécurisé, en les cernant,  
et le marais Pontin et la pinède Gallinaire,

Et pourtant tous ils fondent jusqu'ici comme sur du gibier (*vivaria*)<sup>3</sup> !

---

<sup>3</sup> JUVENAL, 1996, *Satires* III, 305-308, trad. (retouchée) P. de LABRIOLLE, F. VILLENEUVE & O. SERS, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 203 p. Les « marais Pontins » (*Pomptina palus*) se trouvent à soixante kilomètres au sud de Rome, toujours dans le Latium. La « pinède Gallinaria » (*Gallinaria pinus*) est une forêt dense de Campanie, près de Cumes, que Strabon (I, 5) dit aussi abriter des voleurs.

N'étant pas un « vrai » paysan, le berger des terres marginales est perçu comme une figure hostile à l'ordre social, capable d'actes de brigandage ou de révoltes ce qui nécessite un véritable endiguement militaire (*custode tenentur*). Il ne peut même agir que par intérêt du ventre, en se jetant sur les richesses du citadin comme sur des réserves vivantes de nourriture (*vivaria*) ! Les clichés ont la vie dure. Exploitée par Juvénal, la caricature reprend à son compte un préjugé ordinaire touchant l'habitant palustre, présumé être un hors-la-loi hostile à l'ordre.

Il est vrai que les marais, par leur étendue, apparaissent comme des zones de non-droit, et servent aisément de lieux de cache. Historique était restée à Rome la fuite de Marius, qui, malgré ses triomphes militaires, dut échapper aux proscriptions de Sylla en se cachant dans le marais de Marica, et en tombant dans une grande déchéance :

Marius, exilé, cacha sa tête dans l'herbe des marécages.

Les eaux stagnantes d'un sol avide et les larges marais recouvrirent  
ton dépôt, Fortune. Bientôt les liens de fer

rongèrent le vieillard comme l'eût fait une crasse immonde dans une prison (*in carcere*)<sup>4</sup>.

Si le milieu stagnant (*stagna*) apparaît de prime abord comme un asile, rapidement il se change en cachot qui emprisonne ses hôtes, en une terre avide (*solis avidi*) qui les engloutit peu à peu en leur faisant perdre la conscience de leur fortune antérieure. Là, c'est le visiteur qui devient, malgré lui, un habitant du marais en se fondant au paysage hostile. Un paysage qui est une gigantesque « goinfreterie », et où l'état de nature assouvit son immuable loi : le serpent de Calabre, dit Virgile, hante les étangs (*stagna colit*), et se gave, avec une « noire gloutonnerie » (*atram ingluviem*), de poissons et de grenouilles bavardes<sup>5</sup>. Le moustique fusille à grand fracas les proies de toutes sortes qui passent à sa portée<sup>6</sup>. Mais ce sont encore les grenouilles que la littérature a le plus retenues. La fable les dépeint comme des êtres vantards, inconstants, moqueurs<sup>7</sup>, en somme bien trop communs.

---

<sup>4</sup> LUCAIN, 1958, Pharsale II, 69-72, T.I, trad. (retouchée) A. BOURGERY, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 169 p. Le marais de Marica (*Maricoe paludes*, ou *Minturnensium paludes*) se trouve à la limite sud du Latium et de la Campanie, à proximité de la ville antique de Minturnes.

<sup>5</sup> VIRGILE, 1968, Géorgiques III, 431 sq, trad. (retouchée) E. de SAINT-DENIS, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 128 p.

<sup>6</sup> HORACE, 1932, *Satires* I, 5, v.14-15, trad. (retouchée) F. VILLENEUVE, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 245 p, relate son voyage de Rome à Brindes, en évoquant les marais (sans doute Pontins) qu'il traverse par la Via Appia. Il se plaint « des insupportables moucherons et grenouilles des marais qui empêchent de dormir » (*mali culices ranaeque palustres / auertunt somnos*). VIRGILE, 2001, Virgil, Volume II, Appendix vergiliana, Culex, H.R. FAIRCLOUGH, rev. G.P. GOOLD, rapporte la prouesse d'un moustique (*culex*) qui, en piquant un berger, lui épargne la morsure d'un serpent.

<sup>7</sup> Cf *Fables* d'Ésope, de Phèdre et de Babrius. Par vanité, elles essaient d'être aussi grosses que le bœuf (Phèdre, 24 ; Babrius, 27) ; elles sont incapables de s'organiser et réclament un roi dont elles se repentent (Ésope, 66 ; Phèdre 2) ; etc... LEVEQUE P., 1994, Les Grenouilles dans l'Antiquité, Paris, De Fallois, 140 p, not. p.19-30.

Le mythe des paysans lyciens est sans doute le plus significatif à cet égard. Ovide en dit l'histoire « peu connue (*obscura*) en raison du manque de noblesse (*ignobilitate*) de ses hommes<sup>8</sup> ». Latone a mis au monde Apollon et Artémis sur l'île de Délos et, toujours pourchassée par la jalouse Héra, doit fuir en Lycie. Épuisée, assoiffée et n'ayant plus de quoi allaiter ses enfants, elle se résigne à s'abreuver à l'eau « médiocre » d'un marais (*paludibus / lacum*). Mais aussitôt une « troupe de rustres » (*rustica turba*) lui en défend l'accès. La déesse argumente : l'eau appartient à tous (*usus communis aquarum est*). Elle ne veut pas y prendre un bain, mais seulement boire car la vie de ses deux enfants est en jeu. Mais les paysans (*agrestes*) ne se laissent pas fléchir par ses prières ; ils continuent à lui interdire l'accès, menacent, et agitent le limon du fond (*limum movere*) par des sauts, afin de rendre l'eau impropre. Latone explose de colère : ces hommes n'auront qu'à finir leur jour dans ce même limon ! Ils y plongent, nagent, sans que cessent leurs quolibets :

Bien qu'étant sous l'eau, sous l'eau encore ils s'efforcent de médire.  
Leur voix même devient rauque, et leur gorge s'enfle,  
leurs criaileries leur dilatent la bouche en de larges rictus...

Désormais grenouilles (*ranae*), ils continueront à sauter dans ce gouffre bourbeux (*limosoque in gurgite* - *Mét.* VI, 373-381). La métamorphose est étiologique : le rictus de la grenouille, son coassement, ses bonds sont l'expression physique de l'ignominie des habitants du marais, la marque de leur bêtise qui fut de refuser à une mère étrangère, divinité de surcroît, un peu d'eau. C'est sans doute moins spectaculaire que l'hydre aux neuf têtes vaincue par Héraklès dans le marais de Lerne, mais est-ce moins monstrueux ?

Il existe heureusement une vision tout autre de ces habitants. On ne la trouve que dans la littérature bucolique. Chez Théocrite, chez Virgile, dans les romans grecs tardifs, comme les *Éthiopiennes* d'Héliodore. Le marais apparaît alors comme un lieu placide et tranquille. Voici la description idéale que Philostrate, orateur grec du II<sup>e</sup> s., donne d'un marais à proximité de Naples :

« La terre est imprégnée d'eau, et elle donne des joncs et des roseaux, que les agréables marécages font croître sans semences ni charrue ; le tamaris et le souchet y figurent. [...] Des sources jaillissent depuis les collines, qui s'écoulent en contrebas puis s'accumulent, faisant de la plaine en dessous un marais, non pas un marais désordonné mais un milieu en perpétuel mélange,

---

<sup>8</sup> OVIDE, 1965, *Métamorphoses* T.II, VI, 313-381, trad. (retouchée) G. LAFAYE, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 147 p.

Franck Collin – Les habitants du marais.  
Représentations antiques du monde aquatique stagnant

car son cours est dirigé comme par un dessin ; comme si la nature, si sage en toute chose, l'avait dirigé, malgré les nombreux méandres, abondants en persil, qu'elle lui fait prendre, permettant aux oiseaux aquatiques de s'y poser facilement. » (*Il s'ensuit une description de ces oiseaux, canards, oies, phénicoptères et cygnes, puis de fleurs*<sup>9</sup>).

Le *locus amoenus*, ou paysage plaisant, s'est ici complètement substitué au *locus horridus* : les eaux, sans y stagner, circulent et impulsent une vie à toute une faune et toute une flore grouillantes, répondant au plan ordonné par une conjugaison divine. Par rapport à une tradition négative du marais, que l'on trouve chez Stace, chez Sénèque ou même chez le Virgile de l'*Énéide* VI, le tableau de Philostrate semble bien idéalisé, et répond à l'esprit des scènes nilotiques que l'on voit sur les mosaïques (figure 1). Mais il ne comporte pas de contrevérité, seulement une condensation d'effets pour traduire la richesse du milieu palustre, et sa traduction comme espace vécu et agréable. Si l'œuvre a ici une visée esthétique, son inspiration vient de la poésie bucolique, seul contexte où le marais est décrit dans sa réalité naturelle.



Figure 1 : Mosaïque nilotique (détail) du temple de la Fortune Primigenia à Préneste (vers 80 av. J.-C.) - Palestrina, Palais Barberini

Dans la bucolique, l'auteur s'intéresse aux gens de peu que l'histoire ignore d'ordinaire. C'est le Tityre de Virgile, que le poète qualifie de « bienheureux vieillard » (*fortunate senex*). Il n'est propriétaire que d'un petit domaine qui comprend, comme la plupart des exploitations

<sup>9</sup> PHILOSTRATE, 1991, *La Galerie de Tableaux*, 9, trad. (retouchée) A. BOUGOT, rév. par F. LISSARAGUE, Paris, Les Belles Lettres, 151 p.

romaines sous la République, une partie agraire, une autre consacrée à l'élevage, et un espace palustre. C'est indigent, mais c'est bien toute une fortune, en particulier aux yeux de Mélibée qui vient d'être exproprié et qui envie désormais l'heureux sort de Tityre :

Bienheureux vieillard, ta campagne donc te restera,  
et tu auras assez grand, bien que la pierre nue recouvre  
toutes les pâtures, ainsi que le marais au jonc fangeux<sup>10</sup>.

Tityre gardera sa « campagne » (*rura*, et il ne faut donc pas réduire ce mot à la seule exploitation de « champs »). Même si l'herbe a laissé la place au caillou, et que le jonc obstrue le marais (*palus*), il y a dans cette petite exploitation toute une richesse bien comprise qui suffit à l'individu, et ne le pousse pas vers des ailleurs incertains, comme c'est le cas pour Mélibée. Virgile comprend ce monde dont il est issu, et qu'il restitue avec des notations très précises. Dans son second recueil des *Géorgiques*, pourtant marqué par l'idéologie agraire, il parsème ses vers de cette vie chatoyante qui l'a durablement marqué. Il évoque le vol du héron (*ardea*) quittant ses marais familiers pour survoler un nuage élevé (G.I, 363) ; il écoute la plainte (*querela*) des grenouilles qui, depuis le limon, annonce la pluie (G.I, 378) ; il sait que les aulnes aiment pousser dans des marais bourbeux (*crassisque paludibus alni nascuntur* - G.II, 110), à la différence d'autres arbres ; il est attentif aux besoins des ruches en plantes aromatiques et en eau fraîche, qui nécessitent de ne pas choisir la proximité d'un marais trop profond et malodorant (*ubi odor caeni gravis* - G.IV, 49). Ces quelques marques de réalisme montrent que les habitants du marais vivent dans un équilibre subtil avec un milieu tout à la fois varié et fragile.

Du reste, beaucoup de cités considéraient les zones palustres périphériques non comme des repoussoirs incontrôlables, mais bien comme des lieux indispensables à leur économie locale<sup>11</sup> ou même à leur protection. Voici ce que préconise Vitruve :

Si également on bâtit les murs dans les marais, il faudra qu'il s'agisse de marais situés près de la mer, et qu'ils soient orientés au nord ou bien entre le nord et l'est, et ils devront être plus hauts que le niveau de la mer ; ainsi on pourra bâtir les murs d'une façon rationnelle. En effet, avec des canaux: on fait déboucher l'eau dans la mer<sup>12</sup>...

<sup>10</sup> VIRGILE, 1968, Bucoliques I, v. 46-48, trad. (retouchée) E. de SAINT-DENIS, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 76 p.

<sup>11</sup> Sujet abordé plus bas.

<sup>12</sup> VITRUYE, 1990, De l'Architecture I, 4, 11-12, trad. (retouchée) P. FLEURY, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 205 p.



La lagune procure une défense naturelle à des villes proches du littoral, comme c'est le cas à Alexandrie ou à Ravenne. Mais il en allait de même pour des villes à l'intérieur des terres. Tite-Live note, à propos de la macédonienne Pella, qu'elle est placée sur une hauteur et « entourée de marais d'une profondeur infranchissable » (*cingunt paludes inexcuperabilis altitudinis*<sup>13</sup>). Pareillement la Rome primitive était fortifiée sur la colline du Palatin, et voyait s'étendre à ses pieds - nous y reviendrons – le lac Curtius, un large marais, en place même de ce qui sera plus tard son forum. Les enfants du marais sont donc on ne peut plus utiles à la ville : tout en étant autonomes par rapport à elle, ils lui fournissent un soutien logistique, un vivier naturel, ou même une possibilité d'extension à leurs dépens.

## 2. Le marais, lieu de *superstitio* et de maladie ?

Dans l'Antiquité, les espaces marginaux à la frontière du monde civilisé – marais, forêts ou montagnes – sont attribués aux dieux. Dans la culture étrusque et italique, cette division de l'espace remonte à l'activité augurale, dont semblent dériver les premières définitions juridiques de la terre, et même l'arpentage. Le marais forme donc la frontière (*eschatia*) d'un territoire d'essence numineuse, qui suscite la crainte religieuse (*superstitio*). Nombreuses sont les divinités qui le peuplent, mais, faute de matériel, nous sommes fort peu renseignés sur elles. Nous en évoquerons quelques traces.

Palès est une divinité proprement latine dont Isidore ramène l'étymologie à celle de *palus*<sup>14</sup>. Palès protège les troupeaux, les bois et des bergers, et c'est à ce titre que Virgile l'invoque au début du troisième livre des *Géorgiques*. Faut-il mettre en relation la racine \*pa- de *palus* avec \*pas- (« qui nourrit ») de *pastor* (berger), voilà qui est séduisant, mais qui, linguistiquement parlant, ne s'impose pas. Palès n'a pas laissé non plus de vestiges archéologiques attestant d'un culte particulier. L'ensemble des rites palustres nous échappent comme si les dieux habitants du marais avaient été jugés trop obscurs et déclassés. On sait toutefois que les *gromatici* (arpenteurs) ont utilisé comme points de bornage certains édifices sacrés de paysans (*sacra paganorum*), tels de petits sanctuaires, pour délimiter des étangs ou des marécages. L'élément palustre s'insère dans un contexte général de cultes tantôt hydriques, tantôt pastoraux. C'est précisément le cas d'Artémis-Diane, qui est une déesse à la fois silvestre et lacustre, dont l'importance autour du petit lac d'Albe (anciennement lac de Diane, aujourd'hui lac Nemi) est

<sup>13</sup> TITE-LIVE, 1976, Histoire romaine XLIV, 46, T.32, trad. (retouchée) P. JAL, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 224 p.

<sup>14</sup> ISIDORE DE SÉVILLE, 2004, Etymologies, Livre XV, Les Constructions et les terres, XV, 13, 18 & XV, 14, 15, trad. J.Y. GUILLAUMIN & P. MONAT, Besançon, P.U. de Franche-Comté, 87 p.

attestée, et, pour une fois, relatée par un mythe. Numa Pompilius, le second roi de Rome, s’y rendait pour y recevoir les conseils d’une suivante de Diane, la nymphe Egérie, et, ainsi inspiré, mener la meilleure politique pour ses sujets<sup>15</sup>. L’eau, toujours très précieuse, qu’elle soit de sources ou des milieux stagnants, était fréquemment liée à une fonction oraculaire. Diane rejoint là les propriétés de nombreuses déesses mères de Méditerranée, dont les cultes à mystères, sont en rapport avec les divinités souterraines<sup>16</sup>. Une autre déesse, Féronia, mal connue, avait un riche sanctuaire (*fanum*) au pied du mont Soracte, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Rome. Elle y possédait des sources et un bois sacré (*lucus*), présidait aux travaux des champs et à leur bornage. Enfin le marais de Marica – où Marius trouva refuge – se trouvait contrôlé, aux dires de Plutarque, par un « prêtre du marais » (*limnourgos*<sup>17</sup>).

Objet de vénération, le marais véhiculait un certain nombre de tabous : il était interdit d’agir sur lui, de le modifier, de le bonifier. Son conservatisme religieux tentait de cohabiter avec les doctrines rationalistes de l’exploitation du territoire. Un passage de Tacite illustre cette volonté de sanctuarisation. Lorsque le Sénat discuta, sous le règne de Tibère, d’un projet de régulation du Tibre en amont de Rome, les objections techniques, et surtout religieuses, finirent par l’emporter. Voilà ce que les habitants de Réate (Rieti) répliquèrent :

Quelque respect aussi était dû à la religion des alliés (*spectandas etiam religiones sociorum*), qui avaient voué aux fleuves de leur patrie des rites sacrés (*sacra*), des bois sacrés (*lucos*), des autels (*aras*); le Tibre lui-même, déshérité du tribut des ondes voisines, s’indignerait de couler moins glorieux<sup>18</sup>.

La condamnation pour insalubrité (*pestilentia*) n’est pas moins liée au tabou religieux. C’est parce qu’il est gardé par des dieux jaloux que le marais ne se prête pas à des bonifications importantes de son sol, et qu’il concentre des maladies. Depuis Hippocrate, et son traité *Des Airs, des Eaux et des Lieux*, on applique des raisons plus scientifiques aux fléaux qui affectent les zones humides. Ainsi Varron, au I<sup>er</sup> s. av. J.-C., donne ce conseil :

Il faut éviter avec un soin égal le voisinage des lieux marécageux (*loca palustria*) : d’abord, parce que les mêmes inconvénients s’y trouvent ; et puis, parce que les marais venant à se dessécher engendrent une multitude d’insectes imperceptibles (*animalia minuta*) qui

---

<sup>15</sup> OVIDE, 1993, *Fastes* III, v.261 & suiv., trad. R. SCHILLING, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 163 p.

<sup>16</sup> Voir, par exemple, le culte d’Atargatis (Astarté), déesse mère vénérée à Hiérapolis en Syrie, et également en relation avec les espaces palustres. Cf DUSSAUD R., 1942, « Temples et cultes de la triade héliopolitaine à Ba’albeck », in *Syria*, T.23, fasc. 1-2, p. 33-77.

<sup>17</sup> PLUTARQUE, 1971, *Vies*, Vie de Marius, 38, T.6, trad. R. FLACELIÈRE & E. CHAMBRY, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 563 p.

<sup>18</sup> TACITE, 1923, *Annales* I, 79, trad. (retouchée) H. GOELZER, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 165 p.

s'introduisent par la bouche et les narines avec l'air que l'on respire, et engendrent ainsi des maladies graves (*efficiunt difficiles morbos*)<sup>19</sup>.

On croit que les contagions ont pour cause les miasmes du « mauvais air » (à l'origine du terme de malaria), sans identifier le moustique anophèle. Alors que les manuels grecs d'agriculture, ceux d'Aristote ou de Xénophon, déconseillaient le choix d'un site palustre, cela devient avec Varron un véritable interdit. Au marais sacré de l'imaginaire archaïque s'est substitué le marais pestilentiel et malsain, le marais à combattre. C'est le *locus horridus* que Virgile, dans l'*Énéide* VI cette fois, dépeint sous les traits sombres et tristes du séjour infernal. Le marais du Cocyte est « inaimable » (*palus inamabilis*), et son onde paresseuse (*tarda unda*) retient attachés (*alligat*) ceux qui y sont entrés<sup>20</sup>. Cette description vient soutenir l'idéologie de la bonification qui s'affirme au début de l'Empire. Le territoire du lac Avernus, où Virgile place l'entrée de ses Enfers, était imprégné jusqu'alors de cultes mystérieux qui remettaient en cause tout plan d'aménagement général. Strabon décrit l'entière restructuration de la zone qui eut lieu sous Auguste et fut confié à son fidèle lieutenant Agrippa<sup>21</sup>. Cet acte aurait été jugé comme un grand sacrilège si les intérêts de la bonification n'avaient prévalu, extirpant l'antique *superstitio* pour y implanter le complexe portuaire du *Portus Julius*.

Bien des auteurs soulignent au contraire l'utilité du milieu palustre pour une exploitation agricole régulière, à qui il confère à la fois équilibre et santé. Platon prévoit que les richesses naturelles, venues en particulier « des marais, des lacs et des rivières<sup>22</sup> » sont les vraies ressources indispensables face à l'excessive prépondérance de l'activité humaine. Plinius reprendra cet écologisme avant l'heure, en se défiant des transformations subites que l'homme fait subir à son environnement :

En ce sujet (les graines), je veux avant tout plaider la cause de la terre, et me faire l'avocat de la mère commune de toutes choses, [...] Avouons donc notre faute, nous qui ne nous contentons pas des poisons qui naissent spontanément. En effet, la main des hommes en prépare un grand nombre (*plura eorum genera humana manu fiunt*) ! Mais quoi ? N'est-il pas des hommes mêmes dont l'existence est comme un poison (*ut venena*)<sup>23</sup> ?

---

<sup>19</sup> VARRON, 1978, *Economie rurale*, I, 12, trad. (retouchée) J. HEURGON & Ch. GUIRAUD, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 277 p.

<sup>20</sup> VIRGILE, *Géorgiques* IV, 478-480, *op. cité* ; *Énéide*, 1981, VI, 438-439, trad. (retouchée) J. PERRET, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 353 p.

<sup>21</sup> STRABON, 2003, *Géographie* V, 4, 5, trad. F. LASSERRE, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 433 p.

<sup>22</sup> PLATON, 1925, *Critias*, 114e, trad. A. RIVAUD, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 430 p.

<sup>23</sup> PLINUS L'ANCIEN, 1972, *Histoire naturelle*, XVIII (De l'Agriculture), trad. H. LE BONNIEC, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 462 p.

Le « poison » serait donc de trop vouloir étouffer le marais, de ne pas le laisser exprimer sa nature. Car ceux qui habitent le marais savent parfaitement l'exploiter et leur activité, selon les zones, peut même être très variée. Il y avait ainsi une agriculture maraîchère. On y cultivait des roseaux (*schoïnos*, *harundo*) de plusieurs types, qui croissaient spontanément près de tous les marécages et se laissaient aisément cueillir<sup>24</sup> ; on trouvait de ces *harundineta* (lieux plantés de roseaux) jusqu'aux portes de Rome<sup>25</sup>. On y récoltait le saule (*salix*) et l'osier (*vimen*)<sup>26</sup>, et l'on y produisait des lentilles (*lentes*)<sup>27</sup>. Dans les marais Pontins, on exploitait aussi la vigne du Cécube<sup>28</sup>, que Strabon appelle *dendritis*<sup>29</sup> (« croissant sur l'arbre ») et qui produisait un vin aussi réputé que le Falerne. Pline<sup>30</sup> mentionne les *vindemiae in palustribus* (« vendanges dans les marais ») du territoire patavin (padouan) et Columelle celles du marais de Ravenne, cultivé en vignobles<sup>31</sup>.

Columelle encore atteste que, dans l'économie de la propriété (*fundus*), il faut réserver les herbes des champs bordant le marais (*agri palustres*) aux pâturages, en raison de la meilleure qualité de l'herbe qui s'y trouve<sup>32</sup>, ou bien à l'élevage des canards<sup>33</sup>. De fait, la pratique de l'agriculture tient au nécessaire équilibre entre l'*ager* (champ cultivé), la *silva* (forêt) et les *paludes* (marécages). L'enlèvement devait être combattu, et le juste équilibre entre l'eau et la terre s'obtenait en vertu d'une longue expérience. Un enlèvement inattendu, qu'il fût dû à l'incurie ou à des phénomènes naturels, était une calamité dans tous les cas. Ainsi, le paysan des *Dirae* adresse à son ennemi cette malédiction radicale :

Puissent des marais (*paludes*) sortir soudain de la terre sèche (*sicca terra*),  
et celui-ci [mon successeur] moissonner des joncs, là où nous cueillîmes jadis des épis (*spicas*),  
et la grenouille bavarde (*garrula rana*) occuper le trou du grillon sonore (*arguti grylli*)<sup>34</sup>.

<sup>24</sup> PLINE L'ANCIEN, 1962, Histoire naturelle, XVI, 133 (Caractères des arbres sauvages), trad. J. ANDRÉ, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 198 p. VARRON, *op. cité*, I, 8 ; STRABON, *op. cité*, III, 4, 9, parle du territoire d'Emporion (en Ibérie) destiné à la culture des *schoïnoi*.

<sup>25</sup> Corpus Inscriptionum Latinarum = CIL VI, 29847, Berlin-Brandenburg Academy of Sciences and Humanities (<http://cil.bbaw.de>)

<sup>26</sup> CATON, 1975, De l'Agriculture, 9, trad. R. GOUJARD, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 342 p.; PLINE L'ANCIEN, 1962, *op. cité*, XVI, 133.

<sup>27</sup> PLINE L'ANCIEN, 1949, Histoire naturelle, XII, 129 (Des arbres), trad. A. ERNOUT, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 159 p. ; 1970, Histoire naturelle, XXII, 145 (Importance des plantes), trad. J. ANDRÉ, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 137 p.

<sup>28</sup> PLINE L'ANCIEN, 1958, Histoire naturelle, XIV, 8 (Des arbres fruitiers : la vigne), trad. J. ANDRÉ, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 166 p.

<sup>29</sup> STRABON, *op. cité*, V, 3, 5.

<sup>30</sup> PLINE L'ANCIEN, *op. cité*, XIV, 110.

<sup>31</sup> COLUMELLE, 1993, De l'Agriculture, III, 13, 8, trad. J.-Ch. DUMONT, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 106 p. ; 1988, De l'Agriculture, XII, 21, 4, trad. J. ANDRÉ, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 138 p.

<sup>32</sup> COLUMELLE, 2008, De l'Agriculture, VI, 27, 2 (T.1) & VII, 9, 6-7 (T.2), trad. L. du BOIS, Clermont-Fd, Paleo, 377 p.

<sup>33</sup> COLUMELLE, 2008, *op. cité*, VIII, 15, 1-3 (T.2).

<sup>34</sup> VIRGILE, 2001, Appendix vergiliana, *op. cité*, *Dirae* (= Les Imprécations), v. 71-75.

La chasse ou la pêche étaient des activités conjuguées à l'agriculture. Le sanglier du marais ou le canard sauvage restaient les proies favorites de subsistance dans ces zones. Les marais côtiers étaient aussi exploités en vue de la pêche, ou comme salines. Des étangs particuliers, naturels ou artificiels, étaient équipés comme des viviers à huîtres ou à d'autres élevages de poissons et de crustacés<sup>35</sup>, activité bien développée sur les côtes campaniennes. La *Padusa*, le vaste marécage créé à l'embouchure du Pô, était aussi un modèle du genre, le lieu mythique de l'accident de Phaéon<sup>36</sup>. Marais et lagunes coexistaient sur tout le littoral adriatique du nord, avec des villes maritimes comme Altinum, Aquilée et, bien sûr, Ravenne. La navigation fluviale et lagunaire constituait le principal moyen propulseur de l'économie padane. Servius atteste que dans ces villes :

On chasse autant les oiseaux que les animaux terrestres, et on y pratique l'agriculture avec de légers esquifs (*lintres*)<sup>37</sup>.

Strabon, Vitruve et d'autres textes plus tardifs se montrent étonnés devant l'incroyable salubrité de ces marais et de ces lagunes qui était devenue proverbiale, en particulier pour Ravenne<sup>38</sup>. Une fois encore, nous voyons que, du point de vue de ses habitants, l'expérience vécue du monde palustre est bien plus positive qu'il n'y paraît de l'extérieur. Peut-on aller plus loin, et penser une civilisation propre au marais ?

### 3. Monde barbare ou berceau de la civilisation ?

Dans une conception géométrique du territoire, le marais, situé à la marge, devient une *terra incognita*, et ses habitants passent pour de potentiels ennemis de l'ordre social, comme le formulait Juvénal : ce sont des bergers, des brigands, voire des maquisards et des barbares qui investissent ces retraites et s'en servent pour mener une résistance ou des guérillas. Cette « guerre de la forêt » (*bellum silvestre*), comme la nomme Lucrèce<sup>39</sup>, propre aux peuples « barbares » a beaucoup déstabilisé la stratégie romaine. Le massacre de Varus et de ses trois

---

<sup>35</sup> COLUMELLE, 2008, *op. cit.*, VIII, 17 (T.2).

<sup>36</sup> OVIDE, 1965, *Métamorphoses*, II, 323-324, *op. cit.* T.I, « le grand Éridan (le Pô) le recueille et baigne son visage encore fumant » (celui de Phaéon quand Zeus l'a foudroyé parce qu'il a perdu le contrôle du char du soleil).

<sup>37</sup> SERVIUS, 1961, *In Vergilii Georgica commentarii*, I, 202, texte latin établi par G. OLMS, Hildesheim, 540 p.

<sup>38</sup> SIDOINE APOLLINAIRE, 1970, *Lettres*, I, 8, 2-3 & III, 17, 2, trad. A. LOYEN, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 257 p, émet seul un avis contraire parce qu'il déplore que Ravenne *facilius territorium potuit habere quam terram* (« possède bien plus de territoire que de terre labourable »).

<sup>39</sup> LUCRÈCE, 1964, *De la Nature* V, 1091-1378, trad. A. ERNOUT, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 150 p. Pour la « guerre dans les bois » (*inter se bellum silvestre gerentes*, *DRN* V, 1245).

légions dans la forêt de Teutobourg, en l'an 9, demeura un vrai traumatisme<sup>40</sup>. Ce type de guerre sera toujours qualifié de déloyale et d'injuste<sup>41</sup>. Il renforce le topos selon lequel la civilisation s'identifie avec le territoire peuplé et cultivé (*l'oikouménè*) et le marais avec un lieu sauvage qui lui est opposé.

Pourtant toutes les reconstructions littéraires concernant l'apparition des premiers hommes défendent un avis contraire : c'est du marais et la forêt que naît la civilisation de nos ancêtres. Lucrèce, quand il retrace « l'histoire » de cet homme primitif, l'imagine vivant dans les bois, découvrant le feu (grâce à la foudre), ignorant de l'agriculture et donc l'arpentage, combattant et chassant « à la barbare » (*more barbarico*). Cette vie rustique (*rusticitas*) est le propre d'une société dépourvue de droit (*jura*). On voit donc comment se développe dans la culture romaine, autour du I<sup>o</sup> S. av. J.-C., une collusion entre primitivité et domaine palafitto-forestier, parallèlement aux conquêtes et aux revers militaires. Le marais et la forêt sont des lieux originaires dont la distance avec l'homme civilisé permet de mesurer le « progrès ».

Le marais possède en lui, comme le relève Bachelard<sup>42</sup>, quelque chose de profondément maternel, séminal, fœtal. Il renferme, nourrit, transforme et conduit à la vie. Quand Ovide fait parler Pythagore sur l'origine de la vie, il imagine que le limon possède en lui-même les germes des espèces...

Le limon du marais possède les semences engendrant les vertes grenouilles,  
(*semina limus habet virides generantia ranas*)  
Et il les engendre d'abord dépourvues de pieds; puis il leur donne bientôt  
des jambes capables de nager<sup>43</sup>...

Matricielle, la zone palustre a la vertu de cacher, de préserver. C'est l'épisode de Marius qui se cache dans la *palus Marica*, dans l'espoir d'une renaissance qui ne viendra pas pour lui. Car le marécage fonctionne comme un gouffre (*vorago*) : il permet de s'y faire oublier, d'y devenir aussi anonymes que les gens qui y vivent, de rentrer dans un sommeil gestatif. Cela concerne aussi les monuments : après l'incendie de Rome, en 64, les ruines des bâtiments publics écroulés, puis, plus tard, celles du Capitole y furent versées<sup>44</sup>. Confiées à l'oubli, mais aussi,

---

<sup>40</sup> VELLEIUS PATERCULUS, 1982, *Histoire romaine II*, 117-120, trad. J. HELLEGOUARC'H, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 313 p ; TACITE, 1923, *Annales II*, 16-20, *op. cit.*

<sup>41</sup> A partir de César, et plus clairement chez les auteurs comme Tacite, la figure du barbare qui se sauve dans les bois et les marais est un topos qui apparaît dans toute l'historiographie ancienne. Jusqu'au III<sup>e</sup> S. ap. J.-C., ce type de guerre est considéré comme indigne.

<sup>42</sup> BACHELARD G., 1942, *L'Eau et les rêves*, chap. V, « L'eau maternelle et l'eau féminine », Paris, José Corti, 265 p.

<sup>43</sup> OVIDE, 1965, *Métamorphoses T.III, XV*, 375-378, *op. cit. supra*.

<sup>44</sup> TACITE, 1923, *Annales XV*, 38-44, *op. cit.*

rituellement, à la possibilité de leur renaissance. Car l'eau a une vertu éminemment purificatrice à Rome, une qualité « lustrale », le terme de *lustrum* (dérivé du verbe *luo*, « laver »), désignant à la fois le sacrifice expiatoire, mais aussi l'étang, voire (au pluriel) le borbier. Le marais devient ainsi un degré zéro de la civilisation.

Les Romains se disaient ainsi sortis du marais. C'était leur manière de mesurer la formidable évolution à laquelle ils pensaient être parvenus. Ce n'étaient pas des enfants de la Louve, ni des (sept) collines, mais avant tout des enfants du marais. Voilà ce que les poètes augustéens rapportent à l'envi. Le jour des fêtes de Vesta, Ovide rencontre une vieille matrone, qui garde en elle la mémoire des lieux. Il la rencontre à la *Nova Via* (« Rue Nouvelle »), intersection récente qui réunit le Vélabre au Forum (figure 2). Elle lui explique :

« D'humides marais (*udae paludes*) occupaient cet endroit, où se trouve à présent le forum, C'était une fosse (*fossa*) remplie par les eaux débordantes du fleuve.

Tel était le lac (*lacus*) Curtius, qui aujourd'hui porte des autels reposant au sec (*siccas aras*), aujourd'hui c'est une terre solide (*solida tellus*), mais c'était un lac auparavant<sup>45</sup>... »

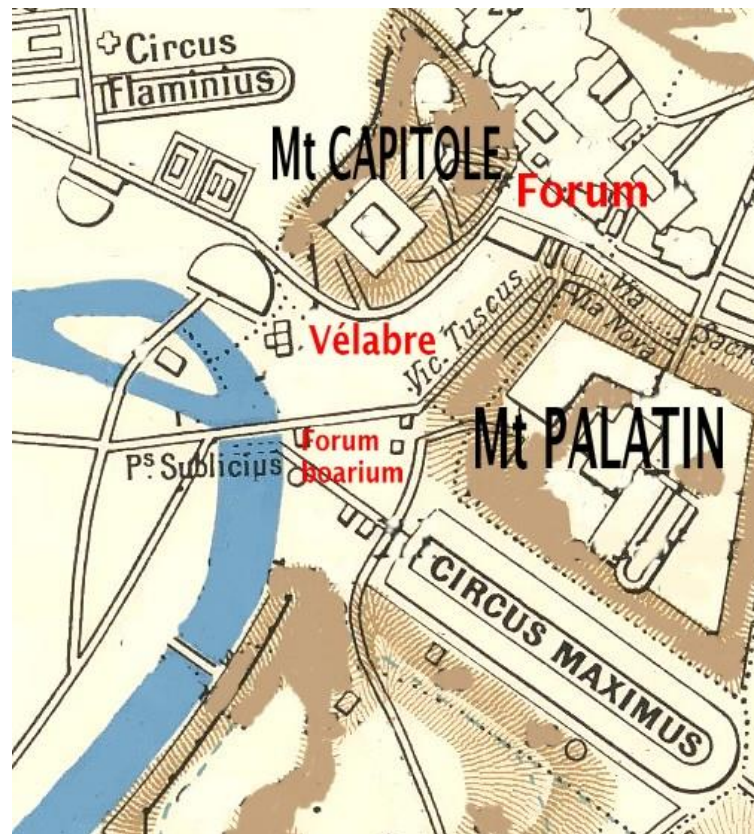


Figure 2 : Zone du Vélabre du Tibre jusqu'au Forum (avec Vicus Tuscus & Via Nova)

<sup>45</sup> OVIDE, 1993, *Fastes* VI, v.401-414, *op. cité*, pour la présente citation et les suivantes.

Les marais deviennent un symbole de la proto-histoire romaine, l'époque des bergers et des maisons sur pilotis. Tout n'est pas inventé : les archéologues estiment que le passage du village à la cité-état a dépendu de l'introduction des techniques étrusques de drainage et de canalisation autour du VI<sup>e</sup> s. avant notre ère. Le forum n'était auparavant que ce *lacus Curtius*, un marais au pied des collines, dont seul un petit monument circulaire, la margelle arrondie d'un puits, rappela ensuite l'existence (*lacus ante fuit*). Selon Varron, Mettius Curtius, un roi sabin, s'y enlisa et n'en sortit qu'à grand peine<sup>46</sup>. Pour Tite-Live, un gouffre s'y était ouvert, en -362, et, en réponse aux oracles, Marcus Curtius s'y serait précipité avec son cheval et ses armes, faisant le sacrifice de sa jeunesse aux eaux du lac et à la cité<sup>47</sup>. Curtius, dans ce second cas, est une figure qui meurt à lui-même afin de naître pour Rome.

La matrone d'Ovide se remémore ensuite le Vélabre (*Velabrum*) originel, ce morceau de rive tibérine qui s'étend au pied de l'Aventin et sur lequel fut construit le premier forum romain, celui aux bœufs (*boarium*). Le Vélabre était détrempe, couvert de saules et de roseaux, et Ovide invente son étymologie en la rapportant à *velato pede* (« se dévoiler le pied »), enlever ses chaussures pour ne pas se les mouiller. Concernant l'Aventin, Varron explique son étymologie par le participe *advectus* (« transporté par bateau »), puisqu'on ne pouvait gagner la ville, à l'origine, qu'en barque, la colline étant entourée de marais<sup>48</sup>. Ces étymologies érudites, où la sémasiologie entre pour une bonne part, sont des interprétations guidées par le souci d'une justification nationale, non par la vérité historique. Les origines de Rome sont ainsi mises en abyme à travers ses espaces palustres disparus. Il en va de même de la Vélia, cette ancienne déclivité située entre le Colisée et le forum, que Servius définit par la parétymologie de *hélos* (« marais », en grec)<sup>49</sup>.

Cette naissance de Rome hors du marais, la matrone d'Ovide l'attribue à un dieu :

« Un dieu aux formes changeantes (*diversis figuris deus*) n'avait pas encore reçu le nom lui convenant, obtenu pour avoir détourné le cours du fleuve (*ab averso amne*). [...] Les eaux stagnantes (*stagna*) se sont retirées, et la rive contient ses eaux, le sol est aujourd'hui à sec, mais l'usage s'est conservé. »

---

<sup>46</sup> VARRON, 1985, *La Langue latine VI*, 148-150, trad. P. FLOBERT, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 181 p.

<sup>47</sup> TITE-LIVE, 1968, *Histoire romaine VII*, 6, trad. J. BAYET & R. BLOCH, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 120 p.

<sup>48</sup> VARRON, 1954, *De Lingua latina V*, 43, trad. J. COLLARD, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 153 p.

<sup>49</sup> SERVIUS, 1961, *In Vergilii Aeneida commentarii*, VI, 359, texte latin établi par G. OLMS, Hildesheim, 650 p. : « *Velia*, d'ailleurs, est ainsi dite pour les marais qui l'entourent, que les grecs appellent *Hélè*. Elle fut donc *Elia*, mais elle prit le digamma [V] et devint *Velia*, ainsi qu'on a *Venetos* pour *Enetos* ».



Ce dieu, évoqué pour son art de la métamorphose n'est pas Protée, mais Vertumne<sup>50</sup>. C'est le dieu capable de « faire tourner », de « faire changer » (*vertere*), initialement le cycle végétatif des saisons, mais aussi la topographie d'un lieu. Properce avait déjà avancé une exégèse semblable de Vert-umne à partir de *vertere* (« détourner ») et d'*amnis* (« le fleuve »), le dieu ayant « dévié » le Tibre pour assécher la rive du Vélabre<sup>51</sup>. Par reconnaissance, les enfants du marais lui avaient édifié un temple sur le *forum boarium*, et une statue à l'angle du *Vicus Tuscus* et du Forum. L'enjeu de l'espace palafitte est ainsi toujours de figurer un temps hors du temps, dans l'origine<sup>52</sup>, mais aussi de l'exorciser pour affirmer le changement du nouvel ordre civilisé. L'ambiguïté de cette présentation est qu'elle est à la fois à la gloire de la puissance romaine, mais emprunte aussi d'une nostalgie de la simplicité. Ce n'est pas un moindre paradoxe puisque, à l'époque augustéenne, l'exigence de restauration et d'organisation de l'espace amena la restructuration de grandes aires marécageuses en places, temples ou nymphées. On exaltait ainsi le caractère sacré de ces grands espaces monumentaux, comme le fait Ovide, tout en occultant leur état antérieur. Outre le Vélabre, ce fut aussi le cas du *Tarentum*, un marais situé près du Champ de Mars occidental dont l'aspect se modifia profondément quand Auguste y rétablit, en -17, la tradition des Jeux Séculaires. Ce syncrétisme entre l'ancien et le nouveau était la manière romaine de se réapproprier la tradition ancestrale et, sur un plan politique, de se donner une légitimité. Pour la littérature, c'était une façon d'évoquer un passé disparu, et de le faire revivre comme un moment de liberté qui n'avait plus cours.

### **Conclusion : « vénérer le marais ».**

La littérature antique présente les habitants du marais sous des jours assez divers. A travers les mythes ou les fables hérités des Grecs, ils apparaissent comme des êtres frustrés et vaniteux. La satire romaine, avec Juvénal ou Horace, s'en fait l'écho, quand bien même elle s'en amuse. Il faut se tourner vers le genre bucolique et la littérature esthétique pour rencontrer une approche plus juste et sensible de la vie de ces personnes, et voir leur cadre de vie représenté comme un *locus amoenus* (« lieu plaisant »). Toutefois, si la littérature évoque les ressources et l'ingéniosité dont font preuve ces habitants pour s'adapter à leur milieu fragile, un mystère

---

<sup>50</sup> DEREMETZ A., 1995, *Le Miroir des Muses*, chap. IV, « L'élégie de Vertume : l'œuvre trompeuse », p. 317-349, Lille, P.U. du Septentrion. SCHEID J. & SVENBRO J., 2004, « Le mythe de Vertumne », Paris, in *Europe*, n°904-905, p.176-190.

<sup>51</sup> PROPERCE, 2005, *Élégies* IV, 2, v.1-56, trad. (retouchée) S. VIARRE, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 254 p.

<sup>52</sup> Virgile, 1978, *Énéide* VIII, 86-89, trad. J. PERRET, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 220 p, montre Énée, juste arrivé dans le Latium, qui voit le dieu-fleuve *Thybris* (Tibre) s'immobiliser « à la façon d'un étang ou d'un paisible marais » (*in morem stagni placidaeque paludis*) afin de lui parler.

accompagne leur vie, aussi obscure que les dieux qui les assistent, et sujette aux suspicions de l'extérieur.

C'est avec la littérature de la fin de la République romaine (Ie s. av. J.-C.), dans les *Géorgiques* ou les *Fastes*, que se lit la revendication d'être une civilisation du marais ou, plus exactement, sortie du marais. Le réaménagement de Rome et la restauration de cultes primitifs poussent les poètes latins à repenser collectivement leurs origines présumées, et à les devoir à leur environnement marécageux dû aux crues du Tibre. Le marais devient à Rome un génie tutélaire des lieux qui permet à son peuple d'accéder pleinement à la conscience de sa propre civilisation. Les poètes latins réalisent le syncrétisme d'éléments paradoxaux, ne voulant pas oublier la terre dont ils étaient sortis, tout en magnifiant la faveur et le destin exceptionnel que leur peuple en avait reçus. Vénérer le marais, c'était accréditer cette faveur. On comprend par conséquent le mot de Stace : « il faut vénérer le marais » : *nunc veneranda palus*<sup>53</sup> !

---

<sup>53</sup> STACE, 1961, *Silves* I, 75, trad. H. FRERE & H.J. IZAAC, Paris, C.U.F., Les Belles Lettres, 129 p.